

PENSÉES MISANTHROPIQUES

La vie a des moments de profonde tristesse,
Et parfois notre cœur,
Accablé sous le poids de l'ennui qui l'opprime,
Se trouve tout rêveur.

Le monde lui paraît comme un abîme immense
Où tout est fausseté,
Intrigues, trahisons, confusion, démenée,
Discorde, lâcheté.

Le sot respect humain, la froide indifférence
Augmentent parmi nous ;
Pour un vil intérêt, aux pieds de la puissance,
Nous tombons à genoux.

L'homme abruti s'attache à des biens éphémères,
Y borne ses desirs ;
Il poursuit les honneurs, de brillantes chimères,
Ou de honteux plaisirs.

Il oublie et son Dieu, et sa noble origine,
Ses devoirs les plus saints.
Il discute, il raille la parole divine,
Mais il croit aux devins.

Par un système impie, odieux, détestable,
On fausse sa raison ;
Richesses, gloire, honneurs, tout est inestimable,
La vertu, un vain nom.

Un divorce honteux outrage la morale
Et fait d'un sacrement
Une impudique union, école de scandale
Et de débordement.

Un infernal génie anime ces sectaires
Qui, dans l'obscurité,
Trament de noirs complots, de ténébreux mystères
Contre la chrétienté.

Le prêtre est bafoué, l'Eglise dans les chaînes,
Le temple abandonné ;
Le vice étale au jour ses libertés obscènes,
Le meurtre est pardonné.

Des suppôts du démon, l'adresse satanique
A surpris bien des cœurs.
L'enfer a retenti d'un rire sardonique :
Rome a versé des pleurs.

Mais, pourtant, nous savons que la barque de Pierre
Jamais ne doit périr.
Notre Foi dans Celui que l'Esprit-Saint éclaire
Ne saurait donc faiblir.

Sur ce phare brillant qui domine l'orage,
Ayons toujours les yeux.
Il brave des enfers la fureur et la rage,
Et nous montre les cieus.

J. FLEURY.

LA CHUTE D'UN AMOUR

Oh ! si j'étais aimé, comme je chérirais celle
qui m'aurait donné ses tendresses et son
amour !...

Fut-elle blonde, fut-elle brune, je trouverais,
pour lui plaire les caresses de la plus douce
amitié que je puiserais au fond de mon cœur ;
des caresses qui la porteraient aux cieus.
Elle serait mon idole, cet ange, cette femme
qui aurait mes amours, mon être, mon sang,
mon cœur et ma vie. Je la porterais dans
mes bras à l'endroit que d'un seul signe de
sa volonté, d'une seule parole tombée de sa
bouche, il lui plairait de me l'ordonner.

Je serais son esclave ; je me traînerais à ses
pieds ; j'embrasserais la terre où ses pas au-
raient touché, ne fût-ce que pour lui plaire.

Hélas ! tu es fragile, rêve que je fais !... Ce
n'est qu'une chaleur qui vient frôler mon
cœur, comme pour me laisser ensuite plus seul,
pour me faire voir quand ta douce senteur
est passée, plus cruel mon malheur. Oh ! toi
douce blondinette, que j'ai aimée et que j'aime
toujours, pourquoi m'as-tu quitté, m'as-tu re-
poussé ? Pourquoi être devenue tout à coup
indifférente aux tendresses que t'avouait mon
œil langoureux ?...

Pourtant, elles étaient douces les rêveries,
si tu t'en s'uiens encore, que nous faisons
dans les bois, seuls, tête à tête, à se conter des

choses d'une ineffable tendresse. Et parfois
nous nous arrêtons sous les ombrages des
grands arbres, charmés, tous deux, par la ro-
mance du pinson, lequel dans sa douce chanson,
dans son délicieux refrain, semblait s'unir à
nous pour fêter notre bonheur. Oh ! notre
vie était douce alors, la mienne du moins
était un paradis terrestre, un palais de Cupidon !

Et dire que tout cela, cette belle vie cham-
pêtre que nous menions, au milieu d'une at-
mosphère amoureuse, s'est évanouie !... que
tout s'est enfoui dans un froid tombeau sans
seulement me dire adieu !... sans me permettre
de poser, pour suprême consolation, sur ta
bouche aux lèvres de carmin, un dernier
baiser !

Non c'est un rêve, un affreux cauchemar
que je fais, ô bien-aimée, un horrible rêve...
Est-ce qu'en sera plus doux le réveil ?...

Cela fait bientôt un an que nous nous
sommes quittés et nous ne nous sommes plus
revus...

Les amours d'autrefois sont-elles si bien ef-
facées dans ton cœur que tu ne penses plus à
moi ?...

Quand je te disais mon ardeur, dans un bai-
ser et dans un soupir, ne tremblais-tu pas à
ma parole ? Ton cœur ne battait-il pas quand
il venait en contact avec le mien ?

Et toi, pour répondre à mon amour, ne sa-
chant que dire, tremblante sous mon étreinte,
tu répondais faiblement, comme un souffle de
ton cœur : " Je t'aime... toujours !..."

Maintenant, où est-il ce serment de ta fidé-
lité éternelle, ce serment que tu ne serais ja-
mais à d'autre qu'à moi ?... Parti, hélas ! avec
toi ; enfui, avec la chute des feuilles, loin,
bien loin de moi, tu jures à un autre la même
tendresse.

Mais va, vis heureuse d'un autre amour :
réchauffe toi à satiété ; pour moi je mourrai
du déchirement cruel de mon âme, laissant
échapper, avec mon dernier soupir, ces paroles
que tu m'as dites à la suprême fois, et qui ré-
sumeront toute ma pensée : " Je t'aime... tou-
jours !..."

ALPHONSE GINGRAS.

AU PAYS BERRICHON

LA CHASSE EN L'AIR

Depuis le matin, la neige qui tombe en flo-
cons pressés recouvre les champs dénudés et
déserts d'un épais manteau d'hermine, et tout
semblerait mort si ne craquaient les arbres
sous le souffle du vent du Nord, si des profon-
deurs du bois ne s'élevaient le hurlement des
loups affamés et le glapissement d'un renard
en chasse.

A l'orée de la forêt, sur le bord d'un che-
min creux, la ferme profile dans le ciel sans
étoiles son toit tout de blanc encapuchonné.

* *

Ayant achevé leur repas, les domestiques
quittent la table et se pelotonnent frileuse-
ment autour de la cheminée où flambe un
grand feu d'abrélas, tandis que sur la maie les
servantes taillent le pain pour la soupe du
lendemain.

— Je crois bien que par ce temps-là les loups
vont sortir du bois, dit le vieux berger en do-
delinant sa tête blanche.

— Peut-être, mon père Mathieu, répond le
premier valet, mais ça nous est bien égal ; il
n'y a aucun bestiau dehors, les étables ferment
bien, la grosse bête peut sortir si elle veut. Au
lieu de nous dire des balivernes pareilles

contez-nous donc une histoire de votre bon
temps.

— Vous conter une histoire ! Mais vous en
connaissez davantage que moi et de plus gran-
des que vous avez lues dans de beaux livres à
images.

— Voyons, voyons, père Mathieu, pourquoi
vous faire tant tirer l'oreille ?

— Allons, puisque vous y tenez absolument,
mes petits gas, je vas vous en narrer une et
une vraie.

En ce temps-là, ah ! c'est pas aujourd'hui,
c'était, si j'ai la bonne souvenance, en 1830,
j'avais à cette époque dix-huit ans, et, ma foi !
j'engendrais pas la mélancolie, vous m'enten-
dez bien.

C'est pas pour me vanter, mais j'étais assu-
rément le plus beau gas de la contrée, avec ça
hardi comme un lion et effronté comme un
page ; pour la danse, pas un pouvait me tenir
tête, aussi toutes les filles étaient-elles coiffées
de moi.

De cette affaire, les autres gas me jalou-
saient et presque tous les jours de fête se ter-
minaient par des batteries où j'avais pas tou-
jours le dessus ; à preuve qu'une fois qu'ils
s'étaient mis quatre à m'entreprendre, ils m'ont
laissé pour mort sur la route.

Ah ! c'était le bon temps, on buvait sec, on
chantait fort et on dansait tellement qu'une
bournée attendait pas l'autre. Dame ! quand
on rentrait se coucher, on avait bien un peu
la tête à l'envers, mais le lendemain on n'en
tracait pas le sillon moins dret pour ça.

Aussi on rencontrait que des gas ben so-
lides, ben facés, ben charpentés, au lieu qu'au-
jourd'hui on ne voit que des ch'tits gas à la
face aussi jaune que des coings. C'est vrai que
c'est tous des savants : ils lisent le journal, ils
écrivent comme des hommes de loi ; nous j'sa-
vions pas lire, encore moins écrire. Qu'est-ce
qui est préférable ? J'en sais rien, et m'est
avis qu'il y en a pas mal et des plus malins
que moi qui se le demandent.

Mais je vois que du train où j'y vas, l'heure
de se coucher arrivera et vous saurez rien de
l'histoire.

Je commence.

* *

Un soir de septembre de cette année 1830,
j'étais dans les bois de Thianges avec mon
père et un cousin ; nous cuisions là du charbon
pour le compte d'un gros marchand de bois du
Morvan. Depuis un mois que nous logions
dans ce bois, nous ne voyions pas grand monde,
à part un garde-chasse par-ci par-là, et le
boulangier, qui nous apportait du pain une
fois la semaine.

Ce jour-là on avait peiné ferme et, aussitôt
la soupe mangée, j'nous étions étendus sur nos
planches et on ronflait que c'en était une bé-
nédiction, quand, vers la minuit, on entend
un bruit comme jamais de notre vie j'en avais
ouï un pareil.

Nous voilà tous trois à croppetons à écouter
qui pouvait faire ce bruit. Au bout d'un
temps de silence, mon père dit :

— C'est un cor de chasse, peut-être quelque
chasseur perdu dans le bois. Faut tâcher d'al-
ler voir où il est.

— Vous ferez pas ça, dit mon cousin, jamais
une créature du bon Dieu a sonné du cor de
la sorte.

Et c'était bien vrai, ce cor avait un son qui
vous glaçait le sang dans les veines : tantôt
c'était lent et triste comme un *De profundis*,
tantôt c'était si violent qu'on aurait pu croire
qu'un vent d'orage bouffait dans la forêt.

— Non, répétait mon cousin, n'y allez pas ;
c'est l'âme de quelque seigneur d'autrefois qui
s'en revient chasser sur ses domaines, à moins
que ce ne soit le diable et tous les démons de
l'enfer, ajouta-t-il en se signant.